

Lettre et destination : Ecrivez à vos camarades /
Geneviève Haroche-Bouzinac. — Extrait de : Revue
des lettres et de traduction. — N° 3 (1997), pp. 65-80.

I. lettres (genre littéraire). II. Art d'écrire.

PER L1037 / FL70588P

LETTRE ET DESTINATION

ECRIVEZ A VOS CAMARADES

Geneviève Haroche-Bouzinac
Université d'Orléans - France

Souvent reléguée par les théoriciens classiques dans le troupeau des petites formes énonciatives, la lettre est un genre qui doit sans cesse faire les preuves de sa valeur littéraire. Elle met en danger son statut éditorial en vertu même de son allure liée au moment, à l'occasion et de sa destination marquée. Comme d'autres formes brèves vouées à l'instant, la lettre ne serait avant tout qu'un texte adressé. Qu'en est-il de la relation qui s'installe entre le texte de la lettre et sa destination? Que vaut l'évaluation de ce lien au regard de la littérarité du genre? Existe-t-il des degrés dans les marques de l'adresse? Peut-on apercevoir des nuances quantitatives et qualitatives dans les signes de la destination? Autant de questions qui se posent lorsqu'on cherche à examiner les rapports de la lettre et de sa destination.

Quelles sont les marques de l'adresse dans la lettre?

L'évocation d'un éventuel caractère quantitatif de l'adresse peut étonner: un texte n'est-il pas adressé ou non adressé? Il semble même que l'adresse entre dans la définition même du genre épistolaire, telle que la présente Ortigue de Vaumorière en une formule souvent citée:

«Un écrit que nous envoyons à une personne absente pour lui faire savoir ce que nous lui dirions si nous étions en état de lui parler»¹.

(1) Ortigue de Vaumorière, *Lettres sur toutes sortes de sujets avec des avis*, (1690).

La relation de l'épistolier au destinataire, «cette personne absente» ne se présente pas de façon limpide, puisque le destinataire dans la lettre est souvent saisi comme une personne complexe. L'épistolier s'adresse à une image de ce destinataire avec lequel il construit des rapports, qui lui permettent de structurer son propre rôle d'épistolier. Ce rôle comporte deux aspects principaux: l'un s'enracine dans l'aspect pratique de l'échange épistolaire, il est en relation avec la place occupée par l'épistolier (disciple, professeur, confrère, rival, membre d'une même famille...); l'autre correspond à un imaginaire de la situation de communication, à un théâtre intérieur et/ ou à une mise en scène sociale². Lorsqu'on examine l'inscription du destinataire dans le texte de la lettre, on découvre l'existence d'une modulation dans les signes de la destination. Les marques les plus évidentes se lisent à travers ce qu'on nomme le protocole de la lettre. Le rang social, l'âge, le sexe de la personne à qui la lettre est adressée influent sur le choix des formules de politesse à la conclusion, conditionnent jusqu'à la disposition du message et des blancs.

Se situent presque sur le même plan des appels comme les apostrophes, qu'on peut aisément détacher du texte sans nuire à son sens, - on pensera aux «ma bonne» de madame de Sévigné. Mais, qu'est-ce qui, au-delà de cet arsenal épistolaire, indique l'orientation vers le destinataire? Certaines marques moins aisées à décrypter constituent un degré de plus dans l'adresse.

En effet, la lettre non seulement répond, mais relance le dialogue en s'adaptant au goût, aux désirs supposés du destinataire par le choix des sujets, la sélection des informations, par une manière de raconter qui intègre l'autre au récit, plus la lettre répond à l'autre, mieux elle est adressée, plus elle prend place dans le flux de la parole de l'autre. Elle assimile la voix du correspondant en reprenant par exemple les expressions de la lettre reçue. Diderot reproduit en les soulignant les paroles de Sophie Volland: «*Savez-vous, mon amie, que vous l'avez*

(2) Pour un développement sur ces aspects, voir notre *Voltaire dans ses Lettres de jeunesse*, Paris, Klincksieck, 1992, p. 222 - 225.

terminée par une phrase équivoque dont un fat tirerait grand avantage et qui serait bien capable d'alarmer un jaloux? Je verrais la bonne compagnie, ma soeur, ses enfants. Est-ce tout? Oh non, je ne finirais pas si je voulais tout dire. Il pourrait bien y avoir de la coquetterie là-dedans, ou même pis. Mais je n'y entends rien ...»³.

Lorsque la lettre est adressée le souci de plaire au destinataire oriente le récit. Madame de Sévigné décrit à sa fille la réunion des Etats de Bretagne dans la lettre du 5 Août 1671. Tous les éléments de la lettre convergent vers madame de Grignan. L'épistolière place sa destinataire au coeur des conversations et la donne comme référence en matière de danse. Au centre même de la lettre se trouve un paragraphe qui illustre cette unité de préoccupation:

«je pense toujours à vous, et j'avais un souvenir si tendre de votre danse, et de ce que je vous avais vu danser, que ce plaisir me devint une douleur. On parla fort de vous»⁴.

Si la lettre est adressée, on ne saurait interchanger les enveloppes sans provoquer des remous. Une bonne lettre en effet donne au destinataire des signes qui lui permettent de se reconnaître lui-même en même temps qu'elle révèle quelque chose de la personne du scripteur. En ce sens elle est d'abord une création orientée vers un unique lecteur: elle réalise ainsi l'essence même du genre. L'épistolier est autorisé à proclamer comme Diderot- *«Voilà ce qui s'appelle une lettre»* - ou Sartre - *«Voilà de la lettre ou non?»⁵*

Le destinataire a la charge de lire, bien sûr mais aussi d'interpréter ce qui est dit. Une formule de David Constant d'Hermenches adressée à Belle de Charrière est éclairante à cet égard:

«Ma confiance, mon abandon à vous est tel que sans épilucher mes expressions, je m'attends toujours que vous lui donniez le vrai sens et

(3) 20 octobre 1760, *Lettres à Sophie Volland*, éd. Jean Varloot, Gallimard-Folio, 1984, p. 141.

(4) Ce constant retour vers la personne même de madame de Grignan se poursuit jusqu'à la fin de la lettre. «Il est comblé de vos honnêtetés». *Correspondance*, éd. Roger Duchêne, Gallimard-Bibliothèque de la Pléiade, 1972, T. I, p. 312 - 313.

(5) J-P. Sartre, *Lettres au Castor et à quelques autres*, Gallimard, 1983, T. II, p. 85.

la clef la plus sûre, c'est la vérité, le désir de vous plaire et la passion de vous être utile»⁶.

la lettre est donnée, complètement offerte, surtout par celui qui n'en prend pas de copie. C'est ce que Diderot confie à Sophie après sa lecture de *L'Histoire de Pierre le Grand* de Voltaire:

«J'aime mieux avoir fait cette lettre à mon amie. Elle mourra entre elle et moi. Elle se sera amusée à la lire, comme moi à l'écrire, et tout sera bien»⁷.

Diderot affirme délibérément son choix: la composition d'une lettre vaut mieux que bien des tomes d'histoire, il préfère sa destinataire à un vaste public, et son message n'ira pas au-delà de la personne de Sophie sans prétention d'atteindre la postérité.

Cette bonne lettre appartient à son destinataire; sur ce point la Juridiction est d'accord avec les bienséances: les lettres sont la propriété des personnes à qui elles ont été adressées⁸.

Il existe pourtant des cas où le destinataire de la lettre se trouve dépassé, traversé peut-être même utilisé, des cas où cette relation de destination se démultiplie.

Cette démultiplication s'effectue parfois de manière horizontale - plusieurs adresses coexistent - ou verticale- un destinataire cache l'autre - ou encore de manière imbriquée - un destinataire en comprend un autre, qu'il est chargé de représenter.

Double destination explicite

La figure la plus simple de la double destination est sans doute représentée par la pratique du baisemain, pratique par laquelle on

(6) Cité par Patrice Thomson, *L'Épistolarité à travers les siècles*, M. Bossis éd., Franck Steiner Verlag, 1990, p. 142.

(7) *Correspondance*, éd., G. Roth, Minuit, 1957, 20 octobre 1760, T. III, p. 180.

(8) Voir le commentaire de la nouvelle de Maupassant *La petite Bague*, par Clément - Rosset, «L'écriture épistolaire», N. R. F. .

transmet à la fin d'une lettre un message pour un tiers. Cette coutume est réprouvée dans une lettre d'inférieur à supérieur et lorsque le commerce n'est pas suffisamment familier: elle équivaut à un manque de considération ou de respect. «*Evitons, conseille Vaumorière, de faire aucun compliment pour une tierce personne, dans les lettres que nous écrivons aux personnes à qui nous devons du respect*»⁹. Dans un contexte amical ou familial, elle vaut comme un salut, un rappel, un bonjour, elle peut s'accompagner d'un message minimal. Voltaire charge son ami Cideville de transmettre un cavalier souvenir: «*Je salue les bonnes gens qui voudront se souvenir de moi*» (novembre 1724)¹⁰.

Ou encore à Madame de Bernières: «*Je vous prie de dire à Thiriote que dès que j'aurai la tête nette je lui écrirai des volumes*». (4 août 1724)¹¹?

La personne à qui s'adresse le message détourné n'est pas élevée au rang de destinataire et le baisemain en faveur d'un tiers peut être un hommage qui revient au destinataire principal: montrer que l'on se soucie des proches signifie toute l'attention qu'on lui porte.

Dans une correspondance amicale, il arrive encore qu'on associe un tiers à la lecture de la lettre et certains passages lui sont alors directement adressés. Cette pratique est fréquente sous la plume de Madame de Sévigné ou encore de Diderot.

Dans la lettre du 26 octobre 1760, Diderot montre qu'il sait que certains passages de la lettre seront lus à la soeur de Sophie. «*L'on relira pour soi et pour la chère soeur les lignes qui auront plus d'avantage*».

Un peu plus loin cette «chère soeur» est directement interpellée: «*Uranie, Uranie, je crains bien que vous ne fassiez trop de cas des qualités agréables et pas assez des qualités solides...*».

(9) *Lettres sur toutes sortes de sujets*, éd. 1714, p. 239.

(10) Voltaire, *Correspondance and related documents*, Voltaire Foundation, Oxford, 1968-1977, D. 224.

(11) Voltaire, éd. citée, D. 197.

Plusieurs destinataires peuvent être ainsi associés. Lorsque la vie est collective, nombreux sont les messages qui s'adressent ainsi à «tutti quanti».

Ces formes de la double adresse sont simples: le second destinataire est nommé, identifié de façon claire. Il existe cependant des formes de double destination plus complexes: le destinataire n'est plus l'ultime but et l'espace de l'échange déborde celui de la relation immédiate entre les correspondants.

La correspondance de Madame de Graffigny et de Devaux offre un exemple rare de l'ouverture de l'espace épistolaire vers l'avenir:

Devaux: *«C'est l'histoire de ma vie et de mon âme que je fais en vous écrivant. C'est pourquoi je vous prie de garder mes lettres, toutes mauvaises qu'elles sont. Je me fais un plaisir de rabâcher un jour avec vous en les relisant. Cela me rappellera mille choses qui pour lors seront toutes nouvelles pour moi. Vous concevez bien que je ne perds pas une ligne des vôtres. Elles se recommandent d'elles-mêmes celles-là. Je les numérote pour en retrouver la suite. Faites de même des miennes»*¹².

La prière de Devaux est inutile, Madame de Graffigny a devancé sa demande: *«Belle recommandation que tu me fais de garder tes lettres. Je ne voudrais pas en perdre le cachet; je les mets en ordre pour les rabâcher un jour. Tu l'espères donc, mon cher ami, de rabâcher un jour avec moi. Mon Dieu, que ce sentiment me plaît dans ton coeur et que l'espérance m'en est flatteuse»*¹³.

Une histoire de vie à deux plumes se constitue, et l'on songe à ce dont on aimerait se souvenir. La fonction de la lettre est alors double: elle informe et distrait à court terme, elle conserve et engrange pour le long terme, mais sa confidentialité est respectée. Plusieurs destinataires sont bien superposés et la lettre constituera une solution

(12) Lettre 38, note 29, p. 82. *Correspondance de Madame de Graffigny*, A. Dainard et alia éd., T. I., The Voltaire Foundation, Taylor Institution, Oxford, 1985.

(13) 11 octobre 1738, éd. citée, p. 79.

de continuité entre les épistoliers d'aujourd'hui et les épistoliers qui, plus âgés, envisageront une relecture de leurs lettres.

Tout en écrivant à l'autre, l'épistolier s'écrit à lui-même: un destinataire cache l'autre dans une perspective de jouissance, sans doute comparable à celle que Diderot évoque lorsqu'il dit: «C'est pour moi et non pour vous que je vous dis que je vous aime».

Dans l'échange Graffigny - Devaux, chaque correspondant est institué en gardien des lettres. Mais un autre cas de figure est possible, le destinataire peut en outre être considéré comme un relais: la lettre lui est confiée pour qu'il la transmette, pour qu'il la montre. Le texte lui est formellement adressé, mais il est chargé d'en répercuter les informations à des tiers il devient porte-voix. Le destinataire se trouve traversé et la lettre devient ostensible, faite pour être montrée. C'est le cas de la célèbre lettre de Voltaire à Damilaville, qui se double d'un billet d'accompagnement. Toutes les marques de l'adresse sont mises en valeur dans la lettre phare où rien n'indique, si ce n'est un certain lyrisme de la parole voltairienne, qu'elle est destinée à l'impression. Ces marques sont réparties de façon équilibrée dans la lettre: «mon cher ami», «mon ami» «qui le sait mieux que vous?», «vous dirai-je que...».

Et dans le billet envoyé le même jour est explicitement formulée la demande de propagation; les formules révèlent une connivence plus étroite:

«Mon cher frère, peut-être la lettre que je vous envoie fera quelque effet sur les bonnes âmes. Je pense qu'on peut l'imprimer sans risque. Il est bon de faire voir combien la philosophie est utile aux hommes et combien le fanatisme est dangereux»¹⁴.

Pourquoi ne pas avoir dans ce cas écrit directement une lettre dont l'adresse serait collective, une sorte d'épître ad Belgas à la manière de Juste Lipse, mais adressée aux français? La présence d'un destinataire prête-nom comporte de multiples avantages: non seulement il offre la

(14) 1er mars 1765. *Correspondance de Voltaire*, éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, T. VII, p. 1069.

dignité de son adresse comme garantie, mais il permet en outre que s'établissent les apparences de familiarité et de sincérité qui rendront la rhétorique voltairienne plus efficace. La lettre jongle alors avec les limites du public et du privé. Adressée à un destinataire consentant et complice, elle joue sur les deux tableaux de la confiance et de la publicité.

Il arrive cependant que le destinataire ne consente pas spontanément à se laisser utiliser.

Devaux qui se prend peut-être pour un «auteur épistolaire» semble se tromper de destinataire et Madame de Graffigny s'en plaint:

«Non, ma foi, ce n'est pas pour me moquer de toi que je loue ta grande lettre. Elle est charmante et les suivantes aussi. Quand tu penses à la postérité, tu écris comme un Bussy. Je démêle fort bien les jours où tu lui écris de préférence à moi»¹⁵. Cette remarque est probablement à double entente: on sait que, déjà, Madame de Sévigné plaisantait son cousin en lui reprochant d'écrire comme un «petit Cicéron».

Bien que la lettre ne sorte pas du champ intime de l'adresse initiale, quelque chose dans la spontanéité de l'échange est suffisamment faussé pour que l'un ou l'autre s'en aperçoive. Si Madame de Graffigny devine les tentations littéraires de Devaux et refuse de s'en rendre complice, certains destinataires se trouveront informés de façon plus officielle. Ce sera le cas de la correspondance d'Apollinaire, Lou¹⁶.

«A partir de demain je t'enverrai des lettres dont les parties qui ne sont pas intimes formeront un livre: Lettres à Lou ou bien correspondance avec l'ombre de mon amour. Je les écrirai au recto des pages seulement afin qu'elles puissent être imprimées et la partie intime sera à part la plupart du temps. Je te les écris à toi, mais tu me les reprêteras pour l'impression. Ça t'est destiné mais il ne s'y agira pas que de toi...»¹⁷.

(15) Madame de Graffigny, éd. cité, p. 505.

(16) 30 mars 1915.

(17) *Lettres à Lou*, Gallimard, éd. de Michel Décaudin, *L'imaginaire*, 1990, p. 222.

Le destinataire est dans ce cas dépositaire, il devra restituer la lettre dans un temps qui n'est pas encore défini.

L'effet de destination multiple est beaucoup plus frappant dans les lettres rédigées dans un temps qui va bientôt s'interrompre ou se modifier: le destinataire immédiat pour qui la lettre est pourtant spécialement rédigée se trouve investi d'une fonction d'exécuteur testamentaire. Les lettres des prisonniers de la terreur réunies par Olivier Blanc sont exemplaires à cet égard. Le destinataire se voit chargé de transmettre des messages à d'autres membres de la famille, ou des voisins:

Groult de la Motte: «*Ne m'oubliez pas auprès de tous les habitants de Saint-Coulomb, ils verseront une larme sur ma tombe, je les aimais*»¹⁸.

Vincent Georges Julien Jean à ses enfants: «*Dis-leur que je meurs innocent, que je leur laisse l'honneur, bien le plus précieux, et que non seulement ils pourront toujours aller la tête haute et même se faire gloire de la mort de leur père qui porte sa tête à l'échafaud en victime innocente de la révolution*»¹⁹.

Dans l'ensemble de ces lettres se dégage une série de recommandations immédiates au destinataire nommé : demande de règlement ou d'effacement des dettes, souhait de protection de la descendance, appel aux frères, amis, grands-parents afin de sauvegarder l'unité de la famille, invitation à s'associer dans une réciprocité de consolation. Le destinataire remplit également une charge de représentation.

A ces préoccupations immédiates s'associent des préoccupations plus lointaines destinées à assurer la survie de l'épistolier dans la mémoire. Quelques lettres prennent soin d'ériger leur propre statue et le discours s'adresse nettement à une descendance à venir, à une postérité avant tout familiale.

(18) Olivier Blanc, *La dernière lettre, Prisons et condamnés de la Révolution*, R. Laffont, 1984, p. 123.

(19) *Ibid.*, p. 129.

A quelques nuances près, le message est constitué de ces trois informations:

Je meurs innocent (il s'agit que la faute ne rejaillisse pas sur la descendance).

Je meurs heureux (je suis plus heureux que vous: ne me plaignez pas).

Je meurs en paix et digne (je suis prêt à rencontrer Dieu) quelquefois s'ajoute: je meurs patriote.

Plusieurs combinaisons de l'adresse multiple sont présentes: par exemple dans la lettre de Durand, les enfants, les parents sont appelés, et la lettre installe une temporalité qui est déjà celle de l'éternité.

Ces lettres sont non seulement adressées mais destinées. Des accents évoquent le ton des dernières lignes de Voltaire: «*J'ai de tout temps désiré le bien de ma patrie. j'ai abhorré le despotisme et adoré la liberté*»²⁰.

L'image du destinataire est dépassée et relayée par une certaine idée que se font les épistoliers de leur propre destin²¹.

Le destinataire peut se trouver également dépassé de manière beaucoup plus implicite: la double destination n'est pas formulée. Rousseau dans les cinq lettres adressées à M. de Malesherbes entreprend une histoire de sa vie qui est déjà une sorte de justification. Malgré l'injonction «Brûlez-les» (les lettres) dont on sait qu'elle peut être le simple signal de l'importance du message, le souci de Rousseau est de confier à Malesherbes la vérité de son moi²². Ce dernier pourra

(20) Lettre d'Etienne Gorneau, p. 167. On songe bien sûr à la célèbre phrase: «Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne détestant pas mes ennemis, en haïssant la superstition».

(21) Je renvoie ici à un intéressant article de Mauro Barberis et Giuseppe Sebaste sur Benjamin Constant et madame de Charrière qui esquisse une étude de cette parenté entre destin et destination. «Comment devenir ce que l'on est», dans *Benjamin Constant et la Révolution française*, Droz, 1989.

(22) *Quatre lettres à M. le Président de Malesherbes*, dans *Textes autobiographiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, éd. Gagnebin et alia, 1959, p. 1133.

en être le témoin, le garant et se faire ainsi le défenseur de la cause de Rousseau. Le contexte d'écriture - la rupture de la sonde qui fait craindre à Rousseau une issue proche - confère à ces lettres, mais de façon tacite, une dimension testamentaire.

La postérité se trouve donc être un destinataire implicite fréquent dans la lettre, qu'il s'agisse de se draper dans une dignité littéraire, comme on l'a reproché à Guez de Balzac, comme madame de Graffigny en accuse aimablement Devaux, qu'il s'agisse de figer une image de soi dont la descendance se trouvera honorée, ou qu'il s'agisse de jouer un tour à l'histoire.

Je ne développerai pas ici l'exemple de la farce épistolaire. Il suffira de rappeler brièvement la supercherie mise en place par Voltaire qui prévoit d'ignorer dans sa correspondance à madame Denis de vraies fausses lettres destinées à abuser la postérité: «*Je voudrais un jour revenir de l'autre monde pour en voir l'effet*» dit-il²³. Il est délicat ici de démêler à partir du texte même de la lettre les indices qui laissent croire à l'existence de ce dernier destinataire implicite que nous sommes nous même. On concevra qu'il est difficile, après de tels exemples d'adhérer au mythe de la sincérité épistolaire²⁴.

Un entrecroisement des destinations

Tous ces modes d'adresse sont mis en oeuvre dans des lettres de types différents, il est rare qu'on rencontre dans le même message une combinaison de ces modes. Seul Diderot, à notre connaissance, fait usage à l'intérieur de la même lettre de plusieurs de ces types adresses.

Cinq modes de l'adresse différents sont représentés dans la lettre du 18 octobre 1760:

Le premier mode est celui de la communication épistolaire simple, Diderot s'adresse à Sophie, il l'appelle «Venez mon amie», il

(23) 24 janvier 1754, D. 5633, p. 133-138, éd. citée.

(24) Sur ce sujet voir notre *L'Épistolaire*, Paris, Hachette, Contours littéraires, p. 130-138.

l'apostrophe «O ma Sophie», il la désigne par des termes affectueux «chère femme», chère amie, «mon amie».

Par le second mode, Sophie est désignée comme médiateur. Elle est libre de juger si certains passages peuvent être soumis à sa soeur: «*Voilà des maximes qui ne déplairont pas à votre soeur*».

Sophie peut transmettre à sa mère ce que Diderot pense d'elle: «*il semble qu'elle ait toujours eu un jour ou deux par devant elle; c'est l'effet de l'expérience et du bon jugement*».

Grâce au troisième mode, la seconde destinataire est interpellée directement mais à travers le lien de parenté qui l'unit à Sophie. Elle est nommée «Chère soeur».

Le quatrième mode est constitué par une adresse collective directe: «Et mes amies», «*Je vous demande mille pardons à madame votre mère, à votre soeur et à vous*».

Le cinquième mode s'adresse à une tierce personne. «*O Angélique, ma chère enfant, je te parle ici et tu ne m'entends pas..*» Benoît Melançon nomme cet interlocuteur qui n'en est pas un, le "tiers inclus"²⁵.

La lettre est choisie comme une sorte de base d'où Diderot peut parler devant témoins. La temporalité envisagée par l'épistolier est bien celle qui s'étend après la mort et c'est à partir de ce lieu qu'il prend la parole.

Sophie est la gardienne des paroles affectueuses de Diderot et elle peut en garantir l'authenticité. «Tu verras que je m'occupais de toi». C'est d'elle que dépendra la transmission du message.

«*Je te parle ici et tu ne m'entends pas*». La lettre devient une sorte de lieu de parole qui glisse de la vie à la mort. Le temps de l'écriture n'est plus le même que celui de la lecture et c'est ce même écart qui confère à la lettre une solennité testamentaire. Diderot est coutumier de cette sorte d'interpellation qui élargit le duo épistolaire. Dans la

(25) Voir *Diderot épistolaire*, Québec, Fides, 1996, p. 369 et suiv.

lettre du 10 mai 1759 destinée à Sophie, il s'adresse directement à Grimm: «O mon Grimm, qui est-ce qui vous rendra mes discours?»

* * *

Cet exemple de l'entrecroisement des destinations à l'intérieur des lettres de Diderot confirme bien que la relation d'adresse ne peut pas toujours se formuler en des termes simples: la lettre est capable de dissimuler son véritable destinataire. Il ne s'agit pas d'un dévoiement, qui transformerait un mode d'écriture privé en mode d'écriture public: les dimensions privée et publiques ont toujours coexisté dans la forme épistolaire, et ce dès l'origine du genre. Donc pas de détournement ici, mais plutôt un approfondissement du rapport de destination, qui consiste à chercher à atteindre un autre objet au-delà de l'objet immédiat.

On s'aperçoit que dans presque tous les cas de figures décrits il s'agit de gagner à travers l'écriture une forme d'éternité: revivre la vie vécue, poursuivre sa tâche après sa mort, vivre dans le souvenir des proches.

En quoi cette complexité du rapport de destination peut-elle aider à saisir quelque chose du statut littéraire de la lettre? Au-delà de critères formels comme l'intention d'art, c'est en cela, nous semble-t-il, que la lettre fait cause commune avec l'oeuvre littéraire, qui, elle aussi est presque toujours adressée, destinée. Descartes compose le *Traité des passions de l'âme* en marge et en prolongement de sa correspondance à la princesse Elisabeth. Voltaire écrit des tragédies à ses amis: «Chaque scène de la pièce était une lettre que je vous écrivais, écrit-il à son ami Cideville, et je me disais toujours, mon tendre et sensible ami approuvera-t-il cette situation ou ce sentiment?»²⁶.

La question de la destination de la lettre est bien au coeur du problème de sa littéarité. Elle soulève également celui de la définition

(26) D. 498, éd. citée.

du public de l'oeuvre, qui comme celui de la lettre, peut se limiter à quelques initiés, des happy few élus par l'écrivain lui-même. Valéry imagine une oeuvre adressée à un seul et souligne ainsi la forte parenté qui lie correspondance et oeuvre:

«Et je songe à cette littérature admirable que l'on inventerait : d'écrire chacun de ses livres totalement pour un seul ... Mais n'est-ce pas la vertu fragile et magique de la correspondance?» (A André Gide, 16 novembre 1891)

C'est bien ce qu'Isabelle de Charrière révèle à Benjamin Constant afin d'encourager à écrire celui qui est déjà un fin épistolier:

«Certains livres sont comme des lettres écrites à des camarades qu'on a en quelque lieu, on ne sait pas où, ni leurs noms, peut-être ne naîtront-ils que dans dix ou vingt ans mais ils sont ou seront car pourquoi un homme n'aurait-il personne qui lui ressemblât? Ecrivez à vos camarades» (8 fev. 1791)²⁷.

Peut-être ces réflexions permettent-elles d'apporter un commencement de réponse aux questions que nous nous posions. Bien loin d'écarter la lettre de la consécration littéraire, la destination constitue un critère important de sa littéarité.

(27) *Correspondance*, 1787-1805, Benjamin Constant - Isabelle de Charrière, Lettre XLV, p. 151.

BIBLIOGRAPHIE

- Blanc Olivier, *La dernière lettre, Prisons et condamnés de la Révolution*, R. Laffont, 1984.
- Barberis Mauro et Sebaste Giuseppe sur «Benjamin Constant et madame de Charrière» in *Benjamin Constant et la Révolution française*, Droz, 1989.
- *Correspondance de Madame de Sévigné*, éd. Roger Duchêne, Gallimard-Bibliothèque de la Pléiade, 1972, T. I.
- *Correspondance de Denise Diderot*, éd., G. Roth, Minuit, T. III, 1957.
- *Correspondance de Madame de Graffigny*, A. Dainard et Alia éd., T. I., The Voltaire Foundation, Taylor Institution, Oxford, 1985.
- *Correspondance de Voltaire*, éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, T. VII.
- *Correspondance, 1787-1805, Benjamin Constant - Isabelle de Charrière*.
- Diderot Denis, *Lettres à Sophie Volland*, éd. Jean Varloot, Gallimard-Folio, 1984.
- Haroche-Bouzinac Geneviève, *Voltaire dans ses Lettres de jeunesse*, Paris, Klincksieck, 1992.
- Haroche-Bouzinac Geneviève, *L'Epistolaire*, Paris, Hachette, Contours littéraires.
- *L'Epistolarité à travers les siècles*, Mireille Bossis, éd., Franck Steiner Verlag, 1990.
- *Lettres à Lou*, Gallimard, éd. de Michel Décaudin, *L'imaginaire*, 1990.
- Madame de Graffigny, *L'imaginaire*, éd. de Michel Décaudin, 1990.
- Maupassant Guy (de), *La petite bague*, par Clément - Rosset, «L'écriture épistolaire», N. R. F.

- *Quatre lettres à M. le Président de Malesherbes*, dans *Textes autobiographiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, éd. Gagnebin et alia, 1959.
- Sartre J-P., *Lettres au Castor et à quelques autres*, Gallimard, T. II, 1983.
- Vaumorière Ortigue (de), *Lettres sur toutes sortes de sujets avec des avis*, (1690).
- Voltaire, *Correspondance and related documents*, Voltaire Foundation, Oxford, 1968-1977.
- Vaumorière Ortigue (de), *Lettres sur toutes sortes de sujets*, éd. 1714.